

CONTES BLEUS

YVON ET FINETTE

CONTE BRETON

I

Il y avait une fois, en Bretagne, un noble seigneur, qu'on appelait le baron de Kerver. Son manoir était le plus beau de la province. C'était un grand château gothique, tout en ogives ; les murs en étaient brodés à jour comme une guipure ; de loin on eût dit d'une vigne courant sur un berceau. Au premier étage, les fenêtres peintes et historiées s'avançaient en

balcon ; il y en avait six au levant et six au couchant. Le matin, quand le baron, monté sur sa jument isabelle, s'en allait en forêt, suivi de ses grands levriers, il saluait à chaque fenêtre une de ses filles qui, un livre d'heures à la main, priait Dieu pour la maison de Kerver. A voir leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, leurs mains jointes, on eût dit de six madones dans leurs niches d'azur. Le soir, quand tombait le soleil, et que le baron rentrait au logis, après avoir fait le tour de ses domaines, il apercevait de loin, aux fenêtres du couchant, six fils aux cheveux bruns, au regard assuré, l'espérance et la gloire de la famille. On eût dit de six chevaliers sculptés au portail d'une église. Aussi, à dix lieues à la ronde, quand on voulait citer un heureux père et un puissant baron, amis et ennemis nommaient-ils le sire de Kerver.

Le château n'avait que douze fenêtres, et le baron avait treize enfants. Le dernier, celui qui n'avait point de place, était un beau garçon de seize ans, qu'on appelait Yvon. Suivant l'usage, c'était le bien-aimé. Le matin au départ, le soir au retour, le baron trouvait toujours sur le seuil de la porte Yvon qui l'attendait pour l'embrasser.

Avec ses cheveux blonds, qui lui tombaient au milieu du dos, sa taille cambrée, son air mutin, son geste hardi, Yvon était l'amour de tous les Bretons. A douze ans, il avait bravement attaqué et tué un loup à coups de hache ; aussi l'avait-on surnommé *Sans-Peur*. C'est un titre qu'il méritait, car il n'y eut jamais de cœur plus hardi.

Un jour que le baron était resté au logis, et que, pour se délasser, il s'amusait à rompre une lance avec son écuyer, Yvon, en habit de voyage, entra dans la salle d'armes, et mettant un genou en terre :

— Mon seigneur, et père, dit-il au baron, je vous demande votre bénédiction, car je prends congé de vous. La maison de Kerver est riche en chevaliers, et n'a besoin d'un enfant ; il est temps que je cherche fortune. Je veux aller au loin, essayer mon bras et me faire un nom.

— Tu as raison, Sans-Peur, répondit le baron, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; je ne te retiens pas ; je n'ai pas le droit de te retenir ; mais tu es bien jeune, mon enfant, peut-être eût-il mieux valu rester encore une saison près de nous.

— J'ai seize ans, mon père ; à cet âge, vous

vous étiez déjà battu contre un Rohan ; je n'ai pas oublié que nos armes sont une licorne éventrant un lion, et notre devise : *en avant*. Je ne veux pas que les Kerver aient à rougir de leur dernier enfant.

Yvon reçut la bénédiction de son père, serra la main de ses frères, embrassa ses sœurs, dit adieu à tous les vassaux qui pleuraient, et partit le cœur léger.

Sur la route, rien ne l'arrêta ; une rivière, il la passait à la nage ; une montagne, il la franchissait ; un bois, il le traversait en suivant le soleil. *En avant les Kerver*, criait-il, dès qu'il rencontrait un obstacle, et bon gré mal gré, il allait toujours droit devant lui.

Il y avait trois ans qu'il courait le monde, en cherchant aventure ; tantôt battant, tantôt battu, toujours gai et hardi, lorsqu'on lui offrit d'aller en croisade contre les païens de Norvège. Tuer des mécréants, et conquérir un royaume, c'était double plaisir ; Yvon enrôla douze braves compagnons, frêta un petit navire, et arbora au grand mât un gonfanon bleu, avec la licorne et la devise des Kerver.

La mer était belle, le vent favorable, la nuit

sereine; Yvon, couché sur le tillac, regardait les étoiles, et cherchait celle qui jetait sa tremblante lumière sur le manoir paternel. Tout à coup le vaisseau toucha sur un rocher; on entendit un craquement terrible; les mâts tombèrent comme du bois mort, une lame énorme fondit sur le pont, et emporta tout ce qui s'y trouvait.

— *En avant les Kerver*, cria Yvon, dès qu'il reparut au-dessus de l'eau; et il se mit à nager aussi tranquillement que s'il se baignait dans les fossés du vieux château.

Par bonheur la lune se leva; Yvon aperçut à quelque distance une tache noire au milieu des flots argentés, c'était la terre. Il s'en approcha, non sans peine, et finit par y aborder. Mouillé jusqu'aux os, épuisé, hors d'haleine, il se traîna sur le sable, et sans plus s'inquiéter, il fit sa prière et s'endormit.

II

Le matin, à son réveil, Yvon essaya de reconnaître le pays où le hasard l'avait jeté. Il aperçut dans le lointain une maison grande comme une

cathédrale, avec des fenêtres qui avaient cinquante pieds de haut. Il marcha tout un jour, avant d'y arriver, et enfin se trouva en face d'une porte immense, avec un marteau si lourd que la main d'un homme ne pouvait le soulever.

Yvon prit une grosse pierre, et se mit à frapper.

— Entrez, dit une voix qui retentit comme le mugissement d'un bœuf; au même instant la porte s'ouvrit, et le petit Breton se trouva face à face avec un géant qui n'avait pas moins de quarante pieds.

Comment t'appelles-tu, et que viens-tu faire ici? dit le géant, en prenant notre aventurier au collet, et en l'élevant de terre pour le voir plus à son aise.

— Je m'appelle *Sans-Peur*, et je cherche fortune, répondit Yvon, en regardant le monstre d'un air de défi.

— Eh bien, brave *Sans-Peur*, ta fortune est faite, dit le géant d'un ton de moquerie; j'ai besoin d'un valet, je te prends à mon service. Tu vas entrer de suite en fonction. Voici l'heure où je mène paître mon troupeau; tu nettoieras l'étable. Je ne te donne pas autre chose à faire,

ajouta-t-il en riant du bout des lèvres, tu vois que je suis un bon maître. Fais ta besogne, et surtout ne rôde pas dans la maison, il y va de ta vie.

— Certes, j'ai un bon maître, l'ouvrage n'est pas rude, pensa Yvon, quand le géant fut parti. J'ai, Dieu merci, le temps de balayer l'étable. Que faire en attendant, pour me désennuyer ? Si je visitais la maison ? Puisqu'on me défend d'y regarder, c'est qu'il y a quelque chose à voir.

Il entra dans la première pièce ; il y avait une grande cheminée, avec une marmite accrochée à une crémaillère. Le pot bouillait, cependant il n'y avait pas de feu dans l'âtre.

— Qu'est cela, dit le Breton ; il y a du mystère là dessous. Il coupa une mèche de ses cheveux, la trempa dans la marmite, et la retira toute cuivrée.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il ; voilà un bouillon d'une nouvelle espèce ; à l'avalier, on se mettrait une cuirasse dans l'estomac.

Il passa dans la seconde chambre ; là encore était un pot suspendu à une crémaillère, et qui cuisait sans feu. Yvon y trempa une mèche de cheveux, il la retira tout argentée.

— Dans la maison des Kerver, pensa-t-il, le bouillon n'est pas si riche, mais peut-être a-t-il meilleur goût.

Sur quoi, il entra dans la troisième pièce. Là aussi était un pot suspendu à une crémaillère, et qui cuisait sans feu. Yvon y trempa une mèche de cheveux, et la retira toute dorée. L'éclat en était si vif qu'on eût dit d'un rayon de soleil.

— Bon ! s'écria-t-il ; dans notre Bretagne, les vieilles gens ont un proverbe qui dit : *Tout va de pis en pis* ; ici, c'est le contraire ; tout va de mieux en mieux. Qu'est-ce que je vais donc trouver dans la quatrième chambre, une soupe aux diamants ?

Il poussa la porte et vit quelque chose de plus rare que les pierreries. C'était une jeune femme d'une si merveilleuse beauté, qu'à son aspect, Yvon ébloui, se mit à genoux.

— Malheureux ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, que faites-vous ici ?

— Je suis de la maison, répondit le Breton ; ce matin le géant m'a pris à son service.

— A son service ! reprit la jeune femme. Que le ciel vous en retire !

— Pourquoi cela ? dit Yvon. J'ai un bon maî-

tre, l'ouvrage n'est pas rude. Une fois l'étable balayée, ma besogne est finie.

— Oui, et comment vous y prendrez-vous ? dit l'étrangère. Si vous faites comme tout le monde, pour chaque fourche de fumier que vous sortirez par la porte, il en rentrera dix par la fenêtre. Mais je vous dirai ce qu'il faut faire. Tournez la fourche, balayez avec le manche, le fumier s'enfuira de lui-même et d'un seul coup.

— J'obéirai, dit Yvon ; sur quoi il s'assit auprès de la jeune femme et se mit à causer avec elle. C'était une fille de fée, dont le misérable géant avait fait son esclave. Entre compagnons d'infortune, l'amitié n'est pas longue à venir ; avant la fin du jour, Finette (c'était le nom de l'étrangère) et Yvon s'étaient déjà promis d'être l'un à l'autre, s'ils pouvaient échapper à leur abominable maître. Le difficile était d'en trouver le moyen.

Les heures passent vite quand on cause de cette façon, le soir approchait ; Finette renvoya son nouvel ami en lui recommandant de balayer l'étable avant l'arrivée du géant.

Yvon décrocha la fourche, et sans être trop défiant, il voulut s'en servir comme il avait vu

faire dans son vieux château ; mal lui en prit, et il en eut bientôt assez ; car en moins d'un instant il y eut tant de fumier dans l'écurie que le pauvre garçon ne savait plus où se mettre. Il fit alors comme Finette lui avait dit, il tourna la fourche et balaya avec le manche. En un clin d'œil l'étable fut aussi propre que si jamais bétail n'y était entré.

La besogne finie, Yvon s'assit sur un banc à la porte de la maison. Aussitôt qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel, et fit danser ses jambes en chantant une chanson de son pays.

— As-tu nettoyé l'étable ? demanda le géant en fronçant le sourcil.

— Tout est prêt, notre maître, répondit Yvon sans se déranger.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant ; il entra dans l'écurie en grondant, trouva tout en ordre, et sortit furieux.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il, ce n'est pas de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice.

— Qu'est-ce que c'est que *Mafinette*, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux. C'est-y une bête de ce pays-ci ? notre maître, faites-la-moi voir.

— Tais-toi, imbécile, répondit le géant ; tu ne la verras que trop tôt.

Le lendemain, le géant rassembla ses brebis pour les mener aux champs, mais avant de partir, il ordonna à Yvon d'aller, dans la journée, lui chercher son cheval, qui était au vert sur la montagne.

— Après cela, lui dit-il, en riant du bout des lèvres, tu pourras te reposer tout le long du jour. Tu vois que je suis un bon maître. Fais ta besogne, et surtout ne rôde pas dans la maison, sinon, je te coupe la tête.

Yvon laissa passer le Cyclope, en clignant des yeux.

— Certes, disait-il entre ses dents, tu es un bon maître ; la malice ne t'étouffe pas ; mais, malgré tes menaces, je vais entrer dans la maison, et causer avec ta Finette ; reste à savoir si ta Finette ne sera pas à moi plutôt qu'à toi.

Il courut à la chambre de la jeune fille :

— Victoire, cria-t-il en entrant, je n'ai rien à faire de la journée que d'aller à la montagne pour en ramener le cheval.

— Très-bien, lui dit Finette ; comment vous y prendrez-vous ?

— Voilà une belle question, reprit Yvon. Est-ce chose malaisée que de conduire un cheval? j'imagine que j'en ai monté de plus méchants que celui-là.

— Ce n'est pas aussi facile que vous pensez, répondit Finette; mais je vous dirai ce qu'il faut faire. Quand vous approcherez de l'animal, flamme et feu sortiront de ses naseaux comme d'une fournaise; mais prenez le mors qui est caché derrière la porte de l'écurie, jetez-le droit entre les dents du cheval, aussitôt il deviendra doux comme un mouton, et vous en ferez ce que vous voudrez.

— J'obéirai, dit Yvon.

Sur quoi il s'assit auprès de Finette, et se mit à causer avec elle. De quoi parlèrent-ils? De toutes choses et d'autres encore; mais, si loin qu'ils allassent dans leurs fantaisies, ils en revenaient toujours là, qu'ils s'étaient promis d'être l'un à l'autre; et qu'il fallait échapper au géant. Les heures passent vite quand on cause de cette façon. Le soir approchait; Yvon avait oublié le cheval et la montagne; Finette fut obligée de le renvoyer, en lui recommandant de ramener l'animal avant l'arrivée du maître.

Yvon prit le mors qui était caché derrière la porte de l'écurie, et courut à la montagne. Et voilà un cheval presque aussi gros qu'un éléphant qui approche au galop, en jetant feu et flammes par les naseaux.

Yvon attendit de pied ferme l'énorme bête, et quand elle ouvrit une mâchoire béante, il y jeta le mors. Aussitôt le cheval devint doux comme un mouton. Yvon le fit mettre à genoux, lui grimpa sur le dos, et revint tranquillement au logis.

La besogne finie, notre Breton s'assit sur le banc, à la porte de la maison. Dès qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel et fit danser ses jambes, en chantant une chanson de son pays.

— As-tu ramené le cheval? demanda le géant en fronçant le sourcil.

— Oui, notre maître, répondit Yvon sans se déranger. C'est une jolie bête et qui vous fait honneur; c'est doux, bien gentil et bien élevé. Il est là qui mange à l'écurie.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant; il entra en grondant, trouva tout en ordre et sortit furieux.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il ; ce n'est pas de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice-là.

— Notre maître, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux, c'est donc toujours la même histoire. Qu'est-ce que c'est que *Ma-finette*? Une bonne fois pour toutes, faites-moi voir ce monstre-là.

— Tais-toi, imbécile, répondit le géant ; tu ne la verras que trop tôt.

Le troisième jour, dès l'aurore, le géant rassembla ses brebis pour les mener aux champs ; mais avant de partir, il dit à Yvon :

— Aujourd'hui, tu iras en Enfer toucher ma rente. Après cela, continua-t-il en riant du bout des lèvres, tu pourras te reposer tout le long du jour. Tu vois que je suis un bon maître.

— Un bon maître, soit, murmura Yvon ; mais la tâche n'en est pas moins dure. Allons voir ma Finette, comme dit le géant ; j'ai grand besoin qu'elle me tire d'affaire aujourd'hui.

Quand Finette eut demandé à son ami quelle était la besogne du jour :

— Eh bien ! lui dit-elle, comment vous y prendrez-vous cette fois ?

— Je n'en sais rien, dit tristement Yvon ; je

n'ai jamais été en Enfer ; et quand même j'en connaîtrais le chemin, je ne sais pas ce qu'il y faut demander. Parlez, je vous écoute.

— Voyez-vous ce grand rocher là-bas, dit Finette, c'est une des portes de l'Enfer. Prenez ce bâton, vous frapperez trois fois sur la pierre, et alors sortira un démon tout ruisselant de feu. Vous lui direz l'objet de votre visite ; il vous demandera : Combien voulez-vous ? Ayez soin de lui répondre : Pas plus que je n'en peux porter.

— J'obéirai, dit Yvon ; sur quoi il s'assit auprès de Finette, et se mit à causer avec elle. Il y serait encore si, à l'approche du soir, la jeune fille ne l'avait envoyé au grand rocher, pour faire la commission dont le géant l'avait chargé.

Arrivé au lieu désigné, Yvon trouva un gros bloc de granit, qu'il frappa trois fois avec le bâton ; le roc s'ouvrit. Il en sortit un démon tout en flammes.

— Qu'est-ce que tu veux ? cria-t-il d'une voix effroyable.

— Je viens chercher les rentes du géant, répondit Yvon, sans s'émouvoir.

— Combien veux-tu ?

— Je n'en veux jamais plus que je n'en peux porter, répondit le Breton.

— Il est heureux pour toi que tu n'en demandes pas davantage, répondit l'homme en feu ; entre dans cette caverne, tu y trouveras ce qu'il te faut.

Yvon entra, et ouvrit de grands yeux. Partout de l'or, de l'argent, des diamants, des escarboucles, des émeraudes ; il y en avait autant que de sable au bord de la mer. Le jeune Kerver emplît un sac, le jeta sur son épaule, et revint tranquillement au logis.

La besogne finie, notre Breton s'assit sur le banc à la porte de la maison. Aussitôt qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel, et fit danser ses jambes en chantant une chanson du pays.

— As-tu été en Enfer chercher mes rentes ? demanda le géant, en fronçant le sourcil.

— Oui, notre maître, répondit Yvon, sans se déranger. Le sac est là qui vous crève les yeux ; le compte y est.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant. Il défit les cordons du sac qui était si plein, que l'or et l'argent roulèrent de tous côtés.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il ; ce n'est pas

de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice-là.

— Notre maître, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux, vous ne savez donc qu'une chanson ? c'est toujours le même refrain : *Mafinette ; Mafinette*. Une bonne fois pour toutes, montrez-moi donc cette chose-là.

— Bien, bien, dit le géant qui rugissait de fureur ; attends jusqu'à demain, je te ferai faire sa connaissance.

— Merci, notre maître, dit Yvon ; c'est gentil de votre part ; mais je vois bien à votre mine réjouie que vous vous gaussez de moi.

III

Le lendemain, le cyclope partit sans donner d'ordre à Yvon, ce qui inquiéta Finette. Au milieu du jour, il revint sans son troupeau, en se plaignant de la fatigue et de la chaleur, et dit à la jeune fille :

— Tu trouveras à la porte, un enfant, mon valet ; coupe-lui le cou ; mets-le bouillir dans la

grande marmite ; quand le bouillon sera prêt, tu m'appelleras.

Après quoi, il s'étendit sur son lit, et se mit à faire un somme. Il ronflait si fort, qu'on eût dit que le tonnerre ébranlait les montagnes.

Finette prépara le billot, prit un grand couteau, et appela Yvon. Elle lui fit une piqûre au petit doigt ; trois gouttes de sang tombèrent sur le billot.

— C'est assez, dit la jeune fille ; maintenant, aidez-moi à remplir la marmite.

Ils jetèrent dedans tout ce qu'ils trouvèrent. Vieux habits, vieux souliers, vieux tapis et le reste ! Puis, Finette prit Yvon par la main, elle l'emmena dans les trois chambres d'entrée, coula dans un moule trois balles d'or, deux balles d'argent et une balle de cuivre ; et sortit en courant vers la mer.

— *En avant les Kerver*, cria Yvon, dès qu'il se vit dans la campagne. M'expliquerez-vous, ma chère Finette, quelle comédie nous jouons en ce moment.

— Sauvons-nous, sauvons-nous, lui dit-elle ; si avant le coucher du soleil, nous n'avons pas quitté cette île maudite, c'est fait de nous.

— *En avant les Kerver*, répondit Yvon en riant, et nargue le géant.

Quand il eut ronflé une bonne heure, le géant délira ses membres, ouvrit la moitié d'un œil, et cria :

— Est-ce bientôt fait ?

— Ça commence, répondit la première goutte de sang sur le billot.

Le géant se retourna, et se mit à ronfler de plus belle pendant une heure ou deux. Puis il délira ses membres, ouvrit la moitié d'un œil et cria :

— M'entends-tu ? Est-ce bientôt fait ?

— Ça mijote, répondit la seconde goutte de sang sur le billot.

Le géant se retourna, et dormit une heure encore. Puis il allongea ses grands os, et cria d'une voix impatiente :

— Est-ce que tout n'est pas prêt ?

— Tout est prêt, répondit la troisième goutte de sang sur le billot.

Le géant se leva sur son séant, se frotta les yeux, et chercha qui lui avait parlé, mais il eut beau regarder, il ne vit personne.

— Finette, hurla-t-il, pourquoi le couvert n'est-il pas mis ?

Pas de réponse. Le cyclope, furieux, sauta en bas du lit, prit sa cuillère qui ressemblait à un chaudron emmanché dans une fourche, et la plongea dans la marmite pour goûter le bouillon.

— Finette ! hurla-t-il, tu n'as donc pas salé le pot-au-feu ? Qu'est-ce que c'est ce bouillon-là ? Je n'y reconnais ni gras ni maigre.

Non, mais en revanche, il y reconnut son tapis qui n'était pas encore bouilli tout entier. A cette vue, il entra dans une telle colère qu'il ne tenait plus sur ses jambes.

— Scélérats, cria-t-il, vous vous êtes joués de moi, vous me le payerez.

Il sortit un bâton à la main, et fit de telles enjambées, qu'au bout d'un quart d'heure il découvrit les deux fugitifs encore loin du rivage. De joie, il poussa un cri qui fit trembler tous les échos vingt lieues à la ronde.

Finette s'arrêta toute tremblante ; Yvon la serra sur son cœur.

— *En avant les Kerver*, dit-il ; la mer n'est pas loin ; nous y serons avant l'ennemi.

— Le voici ! le voici ! cria Finette en montrant

le géant qui n'était plus qu'à cent pas ; nous sommes perdus si ce talisman ne nous sauve.

Elle prit la balle de cuivre et la jeta à terre en disant :

Balle de cuivre, balle de cuivre,
Empêche-le de nous poursuivre.

Et voici aussitôt la terre qui se fend avec un fracas épouvantable. Une crevasse énorme, un abîme sans fond arrêta le géant qui étendait la main pour saisir sa proie.

— Fuyons ! s'écria Finette, en tirant par le bras Yvon, qui regardait le géant d'un air narquois et lui chantait sa chanson :

Loups-garous, loups-garous,
On vous prendra tous dans vos trous.

Le cyclope se mit à courir tout le long de l'abîme, allant et venant comme un ours en cage, cherchant partout un passage et n'en trouvant point. Puis, d'une main furieuse, il déracina un chêne immense et le lança en travers de la crevasse. L'arbre s'abattit et de son feuillage écrasa presque les enfants ; le géant se mit à cheval sur ce pont naturel qui pliait sous lui,

et ainsi suspendu entre ciel et terre, il s'avança lentement, obligé qu'il était de se démêler au milieu des branches. Quand il atteignit la terre, Yvon et Finette étaient déjà sur la plage, la mer se déroulait devant eux.

Hélas ! il n'y avait ni barque ni navire. Les fugitifs étaient perdus. Yvon, toujours intrépide, ramassait des galets pour assaillir le géant et lui vendre chèrement sa vie. Finette, toute émue, prit une des balles d'argent et la jeta dans les flots, en disant :

Balle d'argent, balle d'argent,
Sauve-nous de ce mécréant.

A peine avait-elle prononcé cette formule magique, qu'un beau navire sortit de l'onde comme un cygne qui épanouit au vent ses blanches ailes. Yvon et Finette coururent dans la mer, on leur lança un cordage, et quand le géant furieux accourut au rivage, déjà le vaisseau s'éloignait à pleines voiles, laissant derrière lui un long sillon de lumière et d'écume.

Les géants n'aiment pas l'eau ; c'est un fait constaté par le vieil Homère, qui avait connu Polyphème ; et on trouvera la même observation

dans toutes les *Histoires naturelles* dignes de ce nom. Le maître de Finette ressemblait à Polyphème, il rugit en voyant ses esclaves lui échapper ; il courut incertain le long de la plage, il lança sur le vaisseau d'énormes quartiers de roche, qui, heureusement, tombèrent à côté et ne firent que de grands trous noirs dans la mer ; puis, enfin, fou de colère, il se jeta tête baissée au milieu des flots, et se mit à nager vers le navire avec une effroyable rapidité. A chaque brasse il avançait de quarante pieds, soufflant comme une baleine, et, comme une baleine, fendait et dominant les vagues. Peu à peu il gagnait de vitesse ses ennemis. Il ne lui fallait plus qu'un dernier effort pour saisir le gouvernail, et déjà il allongeait son bras velu pour s'en emparer, quand Finette jeta dans la mer la seconde balle d'argent, et s'écria tout en larmes

Balle d'argent, balle d'argent,
Sauve-nous de ce mécréant.

Soudain du milieu de l'écume jaillissante sort un espadon gigantesque dont la scie avait au moins vingt pieds de long. Il court au cyclope, qui n'a que le temps de plonger ; il le chasse sous les

flots, il le chasse sur la crête des vagues, le poursuit dans tous ses détours, et le force à fuir au plus vite vers son île, où le malheureux aborde enfin à grand'peine, et tombe sur la grève ruisselant, harassé, vaincu.

— En avant, les Kerver! cria Yvon, nous sommes sauvés.

— Pas encore, dit Finette toute tremblante. Le géant a pour marraine une sorcière; j'ai peur qu'elle ne veuille venger sur moi l'injure faite à son filleul. Mon art me dit que si vous me quittez un seul instant, mon cher Yvon, j'ai tout à craindre, jusqu'au jour où vous m'aurez donné votre nom dans la chapelle des Kerver.

— Par la licorne de mes ancêtres, dit Yvon, ma chère Finette, vous avez l'âme d'un lièvre et non pas d'une Bretonne. Ne suis-je pas là? Vais-je vous abandonner? Croyez-vous que le ciel nous ait tirés des griffes de ce monstrueux animal pour nous noyer au port?

Il riait si bien de ses belles dents blanches, que Finette se mit à rire de la peur qu'elle avait eue. Ah! jeunesse! jeunesse! vos ennuis passent si vite: le soleil reparait sitôt après la pluie, que vos chagrins valent mieux que nos beaux jours!

IV

Le reste du voyage se passa à merveille ; on eût dit qu'une main invisible poussait le navire vers la Bretagne. Vingt jours après le départ, le canot déposait les deux enfants dans une anse voisine du château des Kerver. Une fois à terre, Yvon se retourna pour remercier l'équipage, il n'y avait plus personne. Barque et navire étaient descendus sous les flots, sans laisser plus de traces que l'aile d'un goëland.

Yvon reconnut la place où, tant de fois dans son enfance, il avait ramassé des coquillages et chassé les crabes dans leurs trous. Avant une demi-heure, il devait apercevoir les ogives et les tourelles du vieux manoir. Son cœur battit, il regarda tendrement Finette, et s'aperçut pour la première fois qu'elle avait un costume bizarre et peu digne d'une femme qui allait entrer dans la noble maison des Kerver.

— Chère enfant, lui dit-il, le baron, mon père, est un noble seigneur habitué à ce qu'on le res-

pecte. Je ne peux pas vous présenter à lui sous cet habit de Bohême, et il ne vous convient pas d'entrer à pied dans notre grand château : cela est bon pour des vilains. Attendez-moi quelques instants ; je reviens avec les robes et la haquenée d'une de mes sœurs ; je veux qu'on vous reçoive en dame de haut parage, et qu'à votre arrivée mon père lui-même descende du perron, et tienne à honneur de vous offrir la main.

— Yvon ! Yvon ! dit Finette, ne me quittez pas, je vous en prie ; une fois rentré dans votre manoir, vous m'oublierez, je le sais.

— Vous oublier ! s'écria Yvon. Si tout autre que vous me faisait une pareille injure, c'est le fer à la main que je lui apprendrais à douter d'un Kerver. Vous oublier, ma Finette ! vous ne savez pas ce que c'est que la foi d'un Breton.

Les Bretons sont fidèles, personne n'en doute ; mais ils sont encore plus entêtés, c'est une justice qu'on ne peut leur refuser. La pauvre Finette eut beau prier de sa voix la plus tendre, il lui fallut céder. Elle se résigna, bien malgré elle, et dit à Yvon :

— Allez donc sans moi dans votre château, mais n'y restez que le temps de saluer tous les

vôtres ; courez droit à l'écurie, et revenez le plus tôt possible. On vous entourera ; faites comme si vous ne voyiez personne, et surtout ne mangez rien, ne buvez rien. Ne prissiez-vous qu'un verre d'eau, il nous adviendra malheur à tous deux.

Yvon promit et jura tout ce que Finette voulut ; mais en son cœur il souriait de cette faiblesse féminine. Il était sûr de lui-même, et songeait avec orgueil qu'un Breton ne ressemble guère à ces Français légers dont la parole, dit-on, s'envole au premier souffle du vent.

Quand notre aventurier entra dans le vieux château, il eut quelque peine à en reconnaître les sombres murailles. Au dedans comme au dehors, toutes les fenêtres étaient festonnées de verdure et de fleurs ; la cour était jonchée d'herbes fraîches : d'un côté elle était garnie de tables largement servies, le cidre coulait à pleins verres ; de l'autre les ménétriers, montés sur des tonneaux, sonnaient gaiement de leurs binious. Vassaux et vassales, dans leurs plus beaux atours, dansaient en chantant, et chantaient en dansant. C'était grande fête au manoir ; le baron lui-même souriait. Il est vrai qu'il mariait sa cinquième fille au chevalier de Kernavalec ; une si noble

union ajoutait un fleuron de plus à l'illustre blason des vieux Kerver.

Yvon, reconnu et salué de la foule, fut aussitôt entouré de tous les siens. On l'embrassait, on lui prenait les mains. Où avait-il été ? D'où venait-il ? Avait-il conquis un royaume, un duché, une baronnie ? Rapportait-il à la mariée la parure de quelque reine : Les fées l'avaient-elles protégé ? Combien de rivaux avait-il jeté à terre dans un tournoi ? Toutes ces questions se croisaient et se perdaient dans l'air. Yvon baisa respectueusement la main de son père, courut à la chambre de ses sœurs, prit deux des plus belles robes, alla à l'écurie, sella la haquenée, monta sur un beau genêt d'Espagne, et allait sortir du château quand il trouva en face de lui ses parents, ses amis, ses écuyers, ses vassaux, ayant tous le verre en main pour trinquer avec leur jeune seigneur, et boire à son heureux retour.

Yvon les remercia avec une grâce parfaite ; il saluait de la main cette foule amie, et s'y frayait peu à peu un passage, quand, à la sortie, auprès du pont-levis abattu, une femme qu'il ne connaissait pas, la sœur du marié peut-être, une blonde à l'air hautain et dédaigneux s'approcha de lui,

tenant entre deux doigts une pomme d'api.

— Beau chevalier, dit-elle avec un sourire étrange, vous ne refuserez pas la première prière que vous fait une dame. Goûtez, je vous prie, à cette pomme. Après un aussi long voyage, si vous n'avez ni faim ni soif, au moins, je le suppose, n'avez-vous pas oublié les lois de la galanterie.

A cet appel, Yvon n'osa pas refuser ; il eut grand tort. A peine eut-il mordu à la pomme d'api, qu'il regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille d'un songe.

— Qu'est-ce que je fais sur ce cheval ? pensait-il. Que signifie cette haquenée que j'emmène avec moi ? Est-ce que ma place n'est pas chez mon père, aux noces de ma sœur ? Pourquoi quitter le château ?

Il jeta la bride de son cheval à l'un des écuyers, sauta légèrement à terre, offrit la main à la dame blonde qui, sur l'heure, l'accepta pour son chevalier, et, par faveur insigne, lui donna son bouquet à garder.

La soirée n'était pas achevée, qu'il y avait deux fiancés de plus au château de Kerver. Yvon avait promis sa foi à l'inconnue ; Finette était oubliée.

V

Assise au bord de la mer, la pauvre Finette attendit Yvon tout le jour ; mais Yvon ne vint pas. Le soleil se couchait dans les vagues enflammées, quand Finette se leva en soupirant, et prit à son tour le chemin du château. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était entrée dans un chemin creux, bordé d'ajoncs en fleur, quand elle se trouva en face d'une chaumière délabrée, à la porte de laquelle une vieille édentée s'apprêtait à traire sa vache. Finette s'approcha de la dame, et, après lui avoir fait une belle révérence, elle lui demanda un abri pour la nuit.

La vieille regarda l'étrangère de la tête aux pieds. Avec ses brodequins garnis de fourrure, sa grande jupe mordorée, son corsage bleu, bordé de jaïet, et son diadème, Finette avait l'air d'une égyptienne plutôt que d'une chrétienne. La vieille fronça le sourcil, et montrant le poing à la pauvre abandonnée :

— Va-t'en, sorcière, lui cria-t-elle ; il n'y a

point de place pour toi dans cet honnête logis.

— Bonne mère, dit Finette, donnez-moi seulement un coin dans l'étable.

— Oui, dit la vieille, en riant de façon à montrer l'unique dent qui lui sortait de la bouche comme une défense, il te faut un coin dans l'étable? Tu l'auras, maudite, quand tu m'auras rempli d'or ce seau à lait.

— Marché conclu, dit tranquillement Finette. Elle ouvrit une bourse en cuir qu'elle portait à la ceinture, en tira une balle d'or et la jeta dans le vase, en disant :

Balle d'or, balle d'or,
Protège-moi, mon cher trésor.

Et voilà les pièces d'or qui se mettent à danser dans le fond du seau ; elles montent, elles montent sautant comme des poissons dans un filet, tandis que la vieille, à deux genoux, regardait tout ébahie.

Quand le seau fut rempli, la vieille se leva, passa son bras dans l'anse, et saluant Finette :

— Madame, cria-t-elle, tout est à vous, la maison, la vache et le reste. Victoire ! je vais me retirer à la ville, et j'y vivrai comme une dame,

sans rien faire ! Ah ! si seulement je n'avais que soixante ans !

Et la voilà qui, sautillant avec sa béquille et sans regarder en arrière, se met à courir vers le château de Kerver.

Finette entra dans la chaumière ; c'était un horrible réduit, sombre, bas, humide, infect, plein de poussière et de toiles d'araignée. Triste asile pour une femme habituée à vivre dans le grand manoir du géant ! Sans s'émouvoir, Finette s'approcha de l'âtre où fumaient quelques brins d'ajonc à demi secs, elle tira de sa bourse une autre balle d'or, et la jeta dans le feu en disant :

Balle d'or, balle d'or,
Protège-moi, mon cher trésor.

Et à l'instant, voici l'or qui fond, qui bout, qui se répand par toute la maison comme une eau jaillissante ; et voilà toute la maison, les murs, les toits, le fauteuil de bois, le tabouret, le bahut, le lit, les cornes de la vache, tout, jusqu'aux araignées dans leur toile, qui se change en or. On eût dit d'une volière de Chine.

A la clarté de la lune, la maison brillait au

milieu des arbres comme une étoile au milieu de la nuit.

Quand Finette eut trait la vache et bu un peu de lait, elle se jeta tout habillée sur le lit, et, fatiguée des peines du jour, elle s'endormit en pleurant.

Les vieilles femmes ne savent pas tenir leur langue, au moins en Bretagne. A peine arrivée au hameau qu'abritait le château de Kerver, l'hôtesse de Finette courut chez le messier. C'était un personnage important, et qui plus d'une fois avait fait trembler la vieille, quand par mégarde elle menait sa vache dans le champ du voisin. Le messier reçut les confidences de la vieille, il hocha plus d'une fois la tête en disant que tout ceci sentait d'une lieue le fagot; puis, mystérieusement, il alla chercher un trébuchet, essaya les pièces d'or qu'il trouva sonnantes et de bon aloi, en garda pour lui le plus qu'il put, et finit en recommandant à sa protégée de ne parler à personne de cette étrange aventure.

—Si le bailli ou le sénéchal s'en mêle, dit-il, le moins qui puisse vous en arriver, la mère, c'est de ne jamais revoir un seul de ces beaux soleils

d'or. La justice est impartiale; sans faveur comme sans répugnance, elle prend tout.

La vieille remercia le messier de son conseil, et se promit bien de le suivre. Aussi le soir même, n'avait-elle encore conté son histoire qu'à deux voisines, ses amies les plus chères; et toutes deux lui avaient juré le secret sur la tête de leurs petits enfants. Serment solennel et si bien tenu, que le lendemain à midi il n'y avait pas au hameau un gars de six ans qui ne montrât du doigt la vieille; les chiens même en aboyant semblaient crier en leur langage : *Sus ! sus ! à la mère aux écus.*

On ne trouve pas tous les jours une fille qui s'amuse à emplir des seaux avec des pièces d'or. Fût-elle un peu sorcière, une fille pareille n'en serait pas moins un trésor en ménage. Le messier, qui était garçon, fit cette sage réflexion le soir en se couchant; aussi se leva-t-il avant l'aurore pour aller faire sa ronde du côté de l'étrangère. Aux premières lueurs du jour il aperçut de loin comme une clarté dans les bois, et fut fort étonné quand, au lieu de la misérable chaumière, il vit une maison d'or. Mais ce qui le surprit et le charma bien davantage quand il fut entré

dans ce palais, ce fut de trouver auprès de la fenêtre une belle fille aux cheveux noirs qui filait sa quenouille avec la majesté d'une impératrice.

Comme tous les hommes, le messier se rendait justice, et savait, dans le fond de l'âme, qu'il n'y avait pas de femme au monde qui ne fût trop heureuse de lui donner sa main. Aussi, sans hésiter, déclara-t-il à Finette qu'il venait pour l'épouser. La jeune fille se mit à rire, le messier entra en fureur.

— Prenez garde, lui dit-il d'une voix terrible, je suis le maître ici. On ne sait qui vous êtes, on ne sait d'où vous venez. Cet or que vous avez donné à la vieille est suspect; il y a de la magie dans cette maison. Si, à l'instant même, vous ne m'acceptez pour époux, je vous arrête; et, avant ce soir peut-être, on brûlera une sorcière devant le château de Kerver.

— Vous êtes aimable, dit Finette en faisant une moue gracieuse; vous avez une façon toute particulière de faire la cour aux dames. Même quand elles sont décidées, un chevalier galant ménage leurs scrupules et leur pudeur.

— Nous autres Bretons, dit le messier, nous

sommes francs de collier ; nous allons droit au but. Mariage ou prison, choisissez.

— Bon, dit Finette en posant sa quenouille, voilà le feu qui roule dans la chambre.

— Ne vous dérangez pas, dit le messier, je vais remettre les tisons dans l'âtre.

— Arrangez bien le feu, dit Finette ; jetez de la cendre au fond ; tenez-vous les pincettes ?

— Oui, dit le messier, qui en ce moment ramassait les charbons pétillants.

— *Abracadabra*, s'écrie Finette en se levant. Que les pincettes le tiennent, méchant, et que tu tiennes les pincettes jusqu'au soleil couché.

Sitôt dit, sitôt fait. Le méchant messier resta là tout le jour, ramassant et lançant avec la pincette des charbons enflammés qui lui sautaient au visage, des cendres brûlantes qui lui entraient dans les yeux. Il eut beau crier, prier, pleurer, blasphémer, personne ne l'entendit. Si Finette était restée au logis, sans doute elle aurait eu pitié de ce misérable ; mais, après l'avoir maudit, elle avait couru à la mer. C'est là, qu'oubliant toutes choses, elle attendait Yvon qui ne revenait pas.

Dès que le soleil disparut, les pincettes tom-

bèrent des mains du messier. Il ne demanda pas son reste, et se mit à courir comme s'il avait le diable ou la justice à ses trousses. Il faisait de tels sauts, il poussait de tels gémissements, il était tellement noirci, roussi, transi, que chacun au village en eut peur comme d'un fou. Les plus hardis essayèrent de lui parler, mais il s'enfuit sans répondre et se cacha dans sa maison, plus honteux qu'un loup qui a la patte dans le traquenard.

Le soir, quand Finette désolée rentra dans sa demeure, ce ne fut pas le messier qu'elle y trouva, mais un autre visiteur qui n'était guère moins redoutable.

Le bailli avait appris l'histoire des pièces d'or, et lui aussi s'était dit qu'il épouserait l'étrangère. Ce n'était pas un brutal comme le messier, c'était un gros homme réjoui qui ne pouvait dire un mot sans rire aux éclats, montrer ses grandes dents et souffler comme un bœuf. Au fond, il n'était ni moins tenace ni moins menaçant que son devancier. Finette supplia messire le bailli de la laisser tranquille; messire le bailli se mit à rire, et fit entendre agréablement à sa bien-aimée que, par droit de sa charge, il pouvait faire

emprisonner et pendre les gens sans forme de procès. Finette joignit les mains en pleurant. Pour toute réponse, le bailli tira de sa poche un rouleau de parchemin sur lequel il écrivit un acte de mariage, et il déclara à Finette que, dût-il rester toute la nuit dans la maison, il n'en sortirait pas que la promesse ne fût signée.

— Toutefois, ajouta-t-il, si ma personne vous déplaît, je n'insiste pas ; j'ai là un second parchemin où je puis écrire toute autre chose ; et si ma vue vous gêne, rien n'est plus simple que de vous fermer les yeux.

Disant cela, il se passait la main autour du cou, et tirait la langue d'une façon vraiment gracieuse et faite pour égayer les gens.

— Mon Dieu, dit Finette, je me déciderais peut-être à faire ce que vous désirez, si j'étais sûre de trouver en vous un bon mari ; mais j'ai peur.

— Et de quoi ? chère enfant, dit le bailli souriant et déjà fier comme un paon qui fait la roue.

— Croyez-vous, lui dit-elle d'un air malin, qu'un bon mari laisserait cette porte ouverte et ne sentirait pas que le vent glace sa femme ?

— Vous avez raison, ma belle, répondit le

bailli ; je ne suis qu'un mal appris, mais je vais réparer ma sottise.

— Tenez-vous la barre? demanda Finette.

— Oui, ma charmante, répondit l'heureux bailli, je vais la pousser.

— *Abacadabra*, cria Finette. Que la porte te tienne, méchant, et que tu tiennes la porte jusqu'au point du jour.

Et voilà la porte qui s'ouvre et qui se ferme, et qui bat les murs ; on eût dit d'un aigle qui agite ses ailes. Jugez quelle fut la danse du pauvre captif durant toute une longue nuit. Jamais il n'avait valsé une valse pareille, et j'imagine qu'il n'a jamais souhaité d'en danser une seconde de la même espèce. Tantôt il poussait la porte dans la rue, tantôt la porte le poussait à la muraille et l'écrasait à moitié. Il allait, il venait, il criait, il jurait, il pleurait, il priait ; peine perdue ; la porte était sourde et Finette endormie.

Au point du jour, ses mains crispées s'ouvrirent, et il tomba sur le chemin la tête la première. Sans demander son reste, il se mit à fuir comme si les Sarrasins couraient après lui. Il ne se retourna même pas, craignant d'avoir toujours la porte sur ses talons. Heureusement on dormait

encore quand il rentra au hameau de Kerver; il put se cacher dans son lit sans que personne vît sa triste mine. Grande fortune! car il était tout blanc de la tête aux pieds et si blême, sinagard, si tremblant qu'on l'eût pris pour le fantôme d'un meunier échappé de l'enfer.

Quand Finette ouvrit les yeux, elle vit après de son lit un grand homme vêtu de noir avec une toque de velours et une épée, comme un chevalier. C'était le sénéchal de la cour et baronnie de Kerver. Il avait les bras croisés et regardait la jeune fille d'un air qui glaça Finette jusqu'à la moelle des os.

— Comment t'appelle-t-on, vassale? dit-il d'une voix de tonnerre.

— Finette pour vous servir, Monseigneur, répondit-elle toute tremblante.

— Cette maison et ces meubles d'or sont à toi.

— Oui, Monseigneur, dit-elle, tout est à votre service.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprit le sombre sénéchal. Lève-toi, vassale; je te fais l'honneur de t'épouser et de te prendre sous ma garde, toi, ta personne et tes biens.

— Monseigneur, dit Finette, c'est beaucoup

trop pour une pauvre fille comme moi ; je ne suis qu'une étrangère sans amis, sans parents.

— Tais-toi, vassale, dit le sénéchal ; je suis ton seigneur et maître, je n'ai que faire de tes avis. Signe ce papier.

— Monseigneur, répondit Finette, je ne sais pas écrire.

— Crois-tu que je le sache davantage, reprit le sénéchal, d'une voix qui faisait trembler la maison. Me prends-tu pour un clerc ? Une croix, voilà la signature des chevaliers.

Il fit une grande croix sur le papier, et tendit la plume à Finette :

— Signe, dit-il ; si tu crains de faire une croix, ton arrêt est prononcé, mécréante ; c'est moi qui me charge de l'exécuter.

En même temps, il tira du fourreau sa lourde épée et la jeta sur la table.

Pour toute réponse, Finette sauta par la fenêtre, et courut se cacher dans l'étable. Le sénéchal l'y poursuivit ; mais quand il voulut entrer, un obstacle imprévu l'arrêta. La vache effrayée avait reculé à la vue de la jeune fille, et se trouvait engagée dans la porte ; Finette retenait l'animal par les cornes, et s'en faisait un bouclier.

— Tu ne m'échapperas pas, sorcière, cria le sénéchal, et d'un bras aussi fort que celui d'Hercule, il saisit la vache par la queue, et la tira hors de l'écurie.

— *Abracadabra*, cria Finette. Que la queue de ma vache te tienne, méchant, et que tu tiennes la queue de ma vache, jusqu'à ce que vous ayez fait le tour du monde tous les deux ensemble.

Et voici la vache qui part comme un éclair, traînant après soi le malheureux sénéchal. Rien n'arrêta les deux inséparables ; ils coururent par monts et par vaux, traversèrent marais, fleuves, fondrières et halliers, glissèrent sur les mers sans y enfoncer, gelèrent en Sibérie, brûlèrent en Afrique, escaladèrent l'Himalaya, descendirent le mont Blanc, et enfin, après trente-six heures de ce voyage sans pareil, tous deux essoufflés et rendus, s'arrêtèrent sur la grande place du hameau de Kerver.

Un sénéchal attelé à la queue d'une vache, ce n'est pas chose qu'on voit tous les jours ; aussi ce qu'il y avait de serfs et de vilains s'assembla-t-il pour admirer un tel spectacle. Mais, si déchiré qu'il fût par les cactus de Barbarie et les buissons de Tartarie, le sénéchal n'avait rien

perdu de son grand air. D'un geste menaçant il dissipa toute cette canaille rustique, et clopin-clopant, regagna sa maison pour y prendre des rafraîchissements et un repos dont il commençait à sentir le besoin.

VI

Tandis que le messier, le bailli et le sénéchal éprouvaient ces petits désagréments dont ils ne jugeaient pas à propos de se vanter, un grand événement se préparait au château de Kerver. C'était le mariage d'Yvon et de la dame blonde. Tous les préparatifs étaient faits depuis deux jours ; tous les amis étaient venus de vingt lieues à la ronde, quand un beau matin, Yvon et sa belle, avec le Sire et la Dame de Kerver, prirent place dans un large chariot tout garni de feuillages, et se dirigèrent en grande pompe vers le célèbre moustier de Saint-Maclou.

De droite et de gauche cent chevaliers vêtus de fer et montés sur des palefrois enrubanés accompagnaient les fiancés. En signe d'honneur,

chacun d'eux avait la visière levée et la lance au pied. Près de chaque baron un écuyer, aussi à cheval, portait la bannière seigneuriale. En tête du cortège caracolait le sénéchal, un bâton doré à la main. Derrière le chariot marchait gravement le bailli, suivi des vassaux et vavassaux, tandis que le messier gourmandait les vilains et serfs, troupe indocile et curieuse, aussi intempérante de la langue que des yeux.

A une lieue du château, au passage d'un ruisseau qui coupait la route, un des palonniers du chariot cassa ; il fallut s'arrêter. Le dommage réparé, on fouetta les chevaux ; ils tirèrent d'une telle force, que le nouveau palonnier éclata en trois morceaux. Six fois on remplaça cette maudite pièce de bois, six fois elle se rompit sans qu'on pût sortir du trou où le chariot nuptial était engagé.

Chacun disait son mot ; les vilains, comme charrons et gens de métiers, n'étaient pas des derniers à faire parade de leur science. Cela donna de la hardiesse au messier ; il s'approcha du baron de Kerver, tira son bonnet, et se grattant la tête :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui

luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête sa paire de pincettes pour en faire un palonnier ; m'est avis que celui-là tiendra jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête ; dix vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta ses pincettes d'or. On les place en guise de palonnier, on y passe les traits ; fouette, cocher, voilà les chevaux qui tirent et qui enlèvent le chariot comme une plume.

Ce fut une joie universelle, mais elle dura peu. A cent pas plus loin, voilà le fond du chariot qui craque et tombe ; peu s'en fallut que la noble maison de Kerver ne disparût tout entière, comme si on l'avait jetée dans un trou. Aussitôt charrons et charpentiers se mettent à la besogne ; on scie des planches, on les cloue à coups redoublés, en un clin d'œil l'accident est réparé. *En avant les Kerver !* On part, la moitié du chariot reste en arrière ; la dame de Kerver est immobile auprès de la fiancée, tandis qu'Yvon et le baron sont emportés au galop.

Nouvel embarras, nouveau désespoir ; mais on eut beau faire : trois fois réparé, le chariot se

brisa trois fois. C'était à croire qu'il était ensorcelé.

Chacun disait son mot ; cela donna de la hardiesse au bailli. Ils s'approcha du baron de Kerver et lui fit un profond salut :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête un battant de sa porte pour en faire le fond du chariot ; m'est avis que celui-là tiendra jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête ; vingt vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta un battant de sa porte d'or. On met la planche au fond du chariot, elle le remplit comme si elle avait été taillée tout exprès pour cela. En route ! Le moustier est en vue, tous les ennuis du voyage ont cessé.

Point du tout ; voilà les chevaux qui s'arrêtent et qui ne veulent plus tirer. Il y en avait quatre, on en mit six, huit, dix, douze, vingt-quatre ; peine inutile : le coche ne voulait pas démarrer. Plus on fouettait les chevaux, plus les roues s'enfonçaient en terre, comme le coutre d'une charrue.

Que faire? Aller à pied, c'eût été une honte. Monter à cheval et entrer à l'église comme de simples bourgeois, ce n'était pas la coutume des Kerver. On tâchait donc de soulever le chariot, on poussait aux roues, on criait, on s'agitait; mais si l'on parlait beaucoup, on n'avancait guère. Cependant le jour baissait, et l'heure du mariage passait.

Chacun disait son mot; cela donna de la hardiesse au sénéchal. Il s'approcha du baron de Kerver, descendit de cheval, et levant sa toque de velours :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête sa vache pour tirer le chariot; m'est avis que cette bête-là tirera jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête; trente vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta sa vache aux cornes d'or.

Entrer au moustier, traînée par une vache, ce n'était peut-être pas ce qu'avait rêvé l'ambitieuse dame blonde, mais cela valait mieux que de rester en route sans se marier. On attela donc la

génisse en tête des quatre chevaux, et l'on attendit ce qu'allait faire cet animal si vanté.

Mais avant que le cocher n'eût fait claquer son fouet, voici la vache qui part comme si elle allait recommencer le tour du monde. Chevaux, chariot, cocher, baron, fiancés, tout est emporté par la bête furieuse. En vain les chevaliers éperonnaient leurs palefrois pour suivre les mariés ; en vain vassaux et vilains couraient à toutes jambes, prenant la traverse et coupant au plus près. Le chariot volait comme s'il avait des ailes ; un ramier ne l'aurait pas suivi.

Arrivé à la porte du moustier, le cortège, un peu ému de cette course rapide, n'eût pas été fâché de descendre. Tout était prêt pour la cérémonie ; depuis longtemps on attendait les fiancés ; mais au lieu d'arrêter, voici la vache qui double de vitesse. Treize fois elle fit le tour du moustier avec la fureur d'une roue de potier ; puis tout à coup, reprenant le chemin du château en ligne droite et à travers champs, elle courut d'une telle force que peu s'en fallut que tous les Kerver ne fussent en morceaux avant de se retrouver entre les quatre murs du vieux manoir.

VII

Pour ce jour-là, on ne pouvait plus songer au mariage ; mais les tables étaient dressées, le repas servi, et le baron de Kerver était un trop noble chevalier pour prendre congé de ses braves Bretons avant qu'ils eussent mangé et bu suivant la coutume, c'est-à-dire du coucher au lever du soleil, et même un peu plus tard.

Ordre fut donné de prendre place. Il y avait quatre-vingt-seize tables rangées en fer à cheval sur huit rangs. En face, sur une grande estrade couverte de velours, avec un dais au milieu, était une table plus large que les autres et toute chargée de fruits et de fleurs, sans oublier les chevreuils rôtis et les paons qui fumaient sous leur plumage rapporté. C'est là que la noce devait s'asseoir en pleine vue, afin que rien ne manquât aux plaisirs de la fête. Il fallait que le moindre vilain eût la gloire de saluer les mariés, en vidant sa cruche d'hydromel à l'honneur et à la prospérité de la haute et puissante maison de Kerver.

Le baron fit asseoir à sa table les cent chevaliers, derrière lesquels se placèrent leurs écuyers pour les servir. A sa droite il mit la dame blonde et Yvon, mais à sa gauche il laissa la place libre, et appelant un page :

— Enfant, lui dit-il, cours auprès de l'étrangère qui ne nous a que trop obligés ce matin. Ce n'est pas sa faute si le succès a dépassé sa bonne volonté. Dis-lui que le baron de Kerver la remercie de son secours, et l'invite aux noces du chevalier Yvon.

En arrivant à la maison d'or, où Finette, tout en larmes pleurait son bien-aimé, le page mit un genou en terre, et, au nom du baron, il invita l'étrangère à le suivre au château, pour honorer les noces du chevalier Yvon.

— Salue ton maître de ma part, répondit fièrement la jeune fille, et dis-lui que s'il est trop noble pour venir chez moi, je suis trop noble pour aller chez lui.

Quand le page rendit au baron la réponse de l'étrangère, le sire de Kerver frappa la table d'un coup de poing qui fit sauter trois plats en l'air.

— Par le jour Dieu ! s'écria-t-il, voilà parlé en dame, et du premier coup, je me tiens pour

battu. Sus, qu'on selle ma jument isabelle, et que mes écuyers et mes pages se tiennent prêts à m'accompagner.

Ce fut dans ce brillant équipage que le baron descendit à l'entrée de la maison d'or. Il s'excusa auprès de Finette, lui offrit la main, lui tint l'étrier et la fit asseoir à cheval derrière lui, ni plus ni moins que si elle eût été la duchesse de Bretagne en personne. Le long du chemin, il ne lui adressa point la parole, par discrétion ; et une fois arrivés au château, ce fut la tête découverte qu'il la conduisit à la place d'honneur qu'il lui avait choisie.

Le départ du sire de Kerver avait fait grand bruit ; son retour surprit davantage. Chacun se demandait quelle était cette femme que le fier baron traitait avec tant de respect ? A en juger par son costume, c'était une étrangère. Était-ce la duchesse de Normandie ou la reine de France ? On appela le messier, le bailli, le sénéchal afin de savoir la vérité. Le messier tremblait, le bailli pâlissait, le sénéchal rougissait ; tous trois étaient muets comme des poissons. Le silence de ces importants personnages ajoutait à l'admiration universelle.

Tous les yeux étaient fixés sur Finette ; et cependant Finette avait la mort dans le cœur ; Yvon l'avait vue et ne la reconnaissait pas. Il avait jeté sur elle un regard indifférent, et s'était remis à parler tendrement à la dame blonde, qui souriait avec dédain.

Désolée, Finette tira de sa bourse la balle d'or son dernier espoir. Tout en causant avec le baron, qui était charmé de son esprit, elle remuait la petite boule dans sa main, en répétant tout bas :

Balle d'or, balle d'or,
Protège-moi, mon bon trésor.

Et voici la balle qui grossit, grandit et devient un hanap d'or ciselé, le plus beau verre qui ait jamais paré la table d'un baron ou d'un roi.

Finette emplit elle-même la coupe avec de l'hypocras, tout embaumé d'épices, et appelant le sénéchal, qui se cachait derrière elle, tout inquiet :

— Bon sénéchal, lui dit-elle de sa voix la plus douce, offrez, je vous prie, ce hanap au chevalier Yvon ; je veux boire à son bonheur, il ne refusera pas de me faire raison.

D'une main nonchalante, Yvon prit le verre que le sénéchal lui présentait sur un plateau d'émail et d'or. Il fit un signe de tête à l'étrangère, but l'hypocras, et remettant le hanap devant lui, se tourna vers la dame blonde, qui occupait toute sa pensée. La dame semblait inquiète et irritée; le chevalier lui dit tout bas quelques mots qui la charmèrent, car ses yeux brillèrent et sa main retomba sur le bras d'Yvon.

Finette baissa la tête et se mit à pleurer. Tout était fini...

— Enfants, cria le baron d'une voix tonnante, emplissez vos verres. Buvons tous à la bonté et à la beauté de la noble étrangère qui nous honore de sa présence. A la dame de la maison d'or!

Chacun se mit à crier et à boire; Yvon se contenta de lever son verre à la hauteur de ses yeux. Tout à coup il tressaillit et resta muet, la bouche ouverte, l'œil fixe, comme un homme qui a une vision.

C'était une vision. Dans l'or du hanap comme dans un miroir, Yvon revoyait sa vie passée. Le géant le poursuivait; Finette l'entraînait; avec

elle il montait sur le navire qui les sauvait tous deux ; avec elle il descendait sur le rivage de Bretagne. Il la quittait, mais pour un instant ; elle pleurait à son départ. Où était-elle ? A côté de lui, sans doute. Quelle autre que Finette pouvait être auprès d'Yvon ?

Il se pencha vers la dame blonde et poussa le cri d'un homme qui marche sur un serpent. Puis, chancelant comme s'il était ivre, il se leva, et avec des yeux hagards regarda tout autour de lui ; mais quand il vit Finette, il agita ses mains tremblantes, et d'une voix coupée par les larmes : « Finette, s'écria-t-il, en se traînant vers l'étrangère, Finette, me pardonneras-tu ? » Et il tomba à genoux.

Pardonner, c'est le bonheur suprême ; avant la fin du jour, Finette était assise auprès d'Yvon, et Dieu sait tout ce qu'ils se disaient, tous deux pleurant, tous deux souriant.

Et la dame blonde que devint-elle ? Je n'en sais rien. Au cri d'Yvon, elle disparut. La chronique assure qu'on vit sortir du château, par-dessus les murs, une abominable vieille que les chiens chassaient en hurlant ; et c'est l'opinion commune de tous les Kerver que la dame blonde

n'était autre que la sorcière, marraine du géant. Toutefois, le fait n'est pas assez certain pour que j'ose le garantir. Qu'une femme soit sorcière, il est toujours sage de le croire, même sans preuves; il n'est jamais permis de l'affirmer.

Ce que je puis dire, sans manquer à la véracité de l'historien, c'est que la fête, un moment interrompue, reprit de plus belle et n'en fut ni moins longue ni moins gaie.

Le lendemain, de bonne heure, on se rendit à la chapelle, où, à la joie de son cœur, Yvon épousa Finette qui ne craignait plus les mauvais sorts. Après quoi on mangea, on but et on dansa pendant trente-six heures, sans que personne songeât à se reposer. Le messier avait les bras un peu lourds; le bailli se frottait quelquefois le dos; le sénéchal avait une certaine fatigue dans les jambes; mais tous trois avaient sur la conscience un poids dont ils voulaient se délivrer; ce qui fit qu'ils se trémoussèrent, comme des jeunes gens, jusqu'à ce que, tombés à terre, il fallut les emporter. Finette n'en tira pas d'autre vengeance; elle n'eut jamais d'autre désir que de rendre heureux autour d'elle tout ce qui, de près ou de

loin, tenait à la noble maison de Kerver. Aussi son souvenir vit-il encore en Bretagne. Dans les ruines du vieux château, chacun vous montrera la statue de la bonne dame, qui tient cinq petites boules dans sa main.